

L'homme habite en oisif

Antoine Boisclair

Number 12, Spring 2007

Lire Leopardi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/425ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boisclair, A. (2007). L'homme habite en oisif. *Contre-jour*, (12), 125–133.

L'homme habite en oisif

Antoine Boisclair

« En toute condition, la vie est pure oisiveté » (*È tutta, / In ogni umano stato, ozio la vita*). Cette phrase de Leopardi, presque un aphorisme, je la médite depuis quelques années déjà lorsque mon réveille-matin sonne brutalement pour m'extraire des songes. Nous qui sommes soumis au diktat du travail, à l'hydre des comptes à payer, des formulaires à remplir et des courriels auxquels il faut répondre ; nous pour qui la société des loisirs n'est plus qu'une utopie farfelue, nous serions oisifs « en toute condition » ? Réinsérée dans son contexte, l'idée semble d'autant plus étrange que le poète-philosophe s'est éreinté durant une bonne partie de son existence à étudier les auteurs anciens, classiques et romantiques ; à apprendre les langues mortes et vivantes ; à élargir son savoir à l'histoire, l'astronomie ou encore la climatologie — bref à tout faire sauf demeurer « oisif » au sens commun du terme, c'est-à-dire, selon la définition principale du *Robert*, demeurer « dépourvu d'occupation ». Leopardi n'affirme-t-il pas vers la fin du *Zibaldone* que l'humain, comme celui « qui se couche dans un lit dur et inconfortable », « ne peut demeurer en repos » ? Que la « Nature [a] prévu dans notre misérable vie divers besoins que l'on ne [peut] calmer sans travail et sans angoisse » ? Afin de mieux saisir la portée poétique et ontologique

de l'oisiveté, mais aussi pour mieux évaluer dans quelle mesure ce thème qui traverse l'œuvre inscrit Leopardi dans une longue filiation littéraire, il importe tout d'abord de lire les premières lignes de l'épître « Au comte Carlo Pepoli », traduite en prose dans la version française de Jean-Michel Gardair. Il convient également de mentionner que Carlo Pepoli, avec qui Leopardi s'est lié d'amitié lors d'un voyage à Bologne en 1825, fut professeur de littérature italienne :

Ce songe triste et tourmenté que nous nommons la vie, comment l'endures-tu, mon Pepoli ? De quelles espérances nourris-tu ton cœur ? À quels pensers, à quelles œuvres gaies ou sombres occupes-tu l'oisiveté que te laissèrent tes lointains aïeux, legs pénible et pesant ? En toute condition, la vie est pure oisiveté : s'il faut bien appeler ainsi tous ces travaux, tous ces efforts dont la fin n'est point noble, ou qui jamais ne l'atteindront. Le peuple laborieux que voient briser la terre, soigner les plantes et les troupeaux l'aube calme et le soir, si tu le nommes oisif, tu diras vrai, puisque sa vue est d'assurer sa vie, et que la vie en soi n'est pour l'homme d'aucun prix [...]. Oisiveté, les sueurs incessantes des usines, oisiveté les veilles des guerriers et les périls des armes ; oisiveté la vie de l'avidé marchand. Car aucun d'eux, en dépit de ses soins, de ses sueurs, de ses veilles ou de ses périls, n'acquiert pour soi ni pour autrui le beau bonheur, seul but et seul désir de la nature mortelle.

Quels sont ces « efforts dont la fin n'est point noble » ? Comment peut-on associer les labeurs de l'homme à l'oisiveté ? Et dans quelle mesure notre incapacité d'atteindre le « beau bonheur » rejoint-elle cette condition ? Les thèmes de l'idylle, de l'inaction ou de l'oisiveté, nous le savons, constituent des *topoi* du XIX^e siècle et s'avèrent en partie des réponses à l'industrialisation, à ce qui est nommé ici « les sueurs incessantes des usines ». À l'instar de Baudelaire, Leopardi s'inscrit en faux contre la conception capitaliste du travail, contre l'idée du progrès et la tyrannie de l'*utile*. « Cet âge sot qui adore l'utile / et ne voit point la vie / se faire chaque jour plus inutile », peut-on lire dans « La pensée dominante ». En revanche, nul éloge de l'oisiveté n'apparaît dans les pages du *Zibaldone* ; dans la majorité des cas, cette condition est associée plutôt à l'esprit de « corruption », à la décadence des Romains qui se manifeste à

partir du règne de Jules César — c'est le sujet d'un passage du *Zibaldone* consacré à l'historien Velleius, qui décrit comment l'empereur pouvait être « aussi paresseux et voluptueux dans l'oisiveté [que] consciencieux, diligent et tolérant en affaire » —, mais aussi et surtout à ce qui constitue un des maux suprêmes de la condition humaine, à savoir l'ennui. Ainsi, dans l'« Histoire du genre humain », l'oisiveté semble correspondre à deux étapes de l'évolution : celle des temps primitifs — Leopardi fait à ce sujet référence aux peuples de la Californie, qui auraient échappé à la corruption des sociétés fondées sur la logique de la production — et celle découlant du développement de la technique et de la division du travail. Les causes des changements survenus chez l'homme moderne, si l'on se rapporte à l'« Histoire du genre humain », furent « les multiples inventions qui permirent aux hommes de pourvoir facilement et en peu de temps à leur besoin, l'augmentation démesurée des différences de conditions et d'emplois [ainsi que] l'oisiveté et la vanité, qui après un long exil [...] envahirent de nouveau la vie ». Contrairement à l'oisiveté du « bon sauvage » — et il s'agit ici du nœud du problème —, celle de l'homme moderne engendre l'ennui ; alors que « la race innombrable des bêtes », occupée par ses besoins divers, « passe le temps moins tristement », dans le cœur de l'homme, « dans le fond de son cœur, plus immuable et lourd qu'une colonne de diamant, siège l'immortel ennui, contre lequel rien ne peut » (« Au comte Carlo Pepoli »).

Peut-être davantage que la parole ou la raison, l'ennui est ce qui dans la pensée léopardienne distingue l'être humain de l'animal. Sorte de point noir dans la Création (il incite l'homme à faire et à penser « des choses que la nature ne voulait pas »), ce que Baudelaire considère comme le vice le plus important dans son poème liminaire aux *Fleurs du mal* s'avère une des notions-clés pour comprendre la portée littéraire et philosophique du thème de l'oisiveté. « On peut trouver la correspondance de tous nos maux chez les animaux sauf l'ennui », dit un autre passage du *Zibaldone*. Alors que « l'homme s'ennuie et ressent son néant à chaque instant », l'animal se définit par ses occupations qui visent à combler ses besoins essentiels ou par ses loisirs improductifs. Ainsi les oiseaux, modèles du bonheur inatteignable, ne sont jamais « sujets à l'ennui [puisqu'ils] changent de lieu

à chaque instant [et] passent d'un pays à l'autre ». Pour le dire autrement, les animaux ont accès à ce que l'oisiveté procure de reposant : à l'instar de « l'homme des bois » — ici l'héritage de Rousseau semble manifeste —, ils aiment la « négligence » et le « désœuvrement ». Le repos est l'état naturel de l'animal et de l'homme, mais si le premier parvient à s'occuper, le second est le seul à ressentir l'ennui. En toute condition, laisse entendre Leopardi, la vie de l'homme moderne touche à l'ennui.

Conscient du cours irréversible de l'Histoire, Leopardi refuse cependant de croire à un éventuel retour à l'état sauvage, d'une part parce que l'oisiveté engendre l'ennui chez l'être humain qui assume sa conscience de lui-même, d'autre part parce que l'homme, à moins qu'il ne s'oublie en travaillant, ne peut éviter de se confronter à un tel état, qui fait pour ainsi dire partie intégrante de la vie. Le *Zibaldone* est à cet égard explicite :

Il n'est ni occupation ni divertissement qui puisse donner aux hommes un vrai plaisir. Certes, celui qui s'occupe ou se divertit est moins malheureux que l'homme inoccupé ou celui qui mène une existence uniforme, vide de toute distraction. [...] C'est que la vie, en soi, est un mal. Dans l'occupation ou le divertissement, la vie a moins conscience d'elle-même, elle passe, en apparence, plus vite [...] Et si les gens privés d'occupation ou de divertissement sont plus malheureux, ce n'est pas parce qu'ils ont moins de biens, mais parce qu'ils endurent un mal plus grand, c'est-à-dire un sentiment plus intense, une conscience plus aiguë de la vie dont ils ressentent plus cruellement la durée [...] L'ennui est de toute évidence un mal, et s'ennuyer un malheur. Or qu'est-ce que l'ennui ? Ni un mal, ni une douleur particulière (au contraire, l'idée et la nature de l'ennui excluent la présence de tout mal ou de toute douleur), mais la simple vie pleinement sentie, éprouvée, connue, pleinement présente à l'individu, et l'occupant tout entier.

La manière dont l'ennui est envisagé s'apparente à la théorie des illusions développée dans le *Zibaldone* en ce sens où, plutôt que de nier ce qui constitue une des réalités implacables de la condition humaine, le poète propose de « sentir » et d'« éprouver » pleinement l'ennui.

Pareillement aux illusions, qui font partie de « l'ordre des choses », l'ennui des modernes ne peut être nié ou refoulé : si le travail et la distraction permettent de l'oublier momentanément (« tout ce que nous faisons, nous l'accomplissons en vertu d'une distraction »), le matérialisme leopardien propose en quelque sorte de prendre l'ennui par les cornes. Nul « ailleurs » ne nous offre ici la possibilité de s'extraire de l'ennui, nulle « lumière » de la raison ne permettra un jour d'y échapper. L'oisiveté est la condition naturelle de l'homme à laquelle celui-ci, s'il développe une conscience du néant, ne peut retourner sous peine de sombrer dans l'ennui. Quoiqu'il n'ouvre vers aucun lendemain qui chante, le « travail utile » devient sous la plume de Leopardi un substitut, une forme d'« oubli de l'être » qui tend à englober l'ensemble des actions humaines. Mais il existe aux yeux du poète une catégorie de travail ne pouvant être réduit à l'oubli, un travail « noble », suivant la terminologie employée dans l'épître « Au comte Carlo Pepoli », permettant d'échapper momentanément au cercle de l'ennui : « Les œuvres de génie ont le pouvoir de représenter crûment le néant des choses [...] et d'être néanmoins toujours une consolation pour une âme supérieure accablée, privée d'illusions, en proie au néant, à l'ennui ou au découragement. » Si l'on se rapporte à cet autre extrait du *Zibaldone*, l'hommage que rend Leopardi à son ami Carlo Pepoli consiste ainsi à célébrer le mode de vie qu'il mène : celui des travaux de l'esprit, des travaux littéraires.

Ce qui distingue la pensée léopardienne du pessimisme d'un Cioran ou d'un Houellebecq — et ce qui la rapproche peut-être davantage des Anciens —, réside dans son projet de développer une philosophie pratique. Si « la vie, en soi, est un mal », le rôle du poète, très simplement, consiste à trouver une manière de vivre sur terre, non pas de procéder uniquement à un « massacre des illusions », pour reprendre le titre d'une anthologie des « œuvres morales » traduites en français, mais bien de renouer avec la trame du sens. Aussi existe-t-il, en dehors de toute forme d'utopie, une catégorie de repos à laquelle l'homme peut aspirer légitimement sans craindre l'ennui : « Le repos que nous désirons n'est pas la quiétude ou le repos considérés dans l'absolu, mais l'harmonie avec notre nature. » (*Zibaldone*) Or cette harmonie, Leopardi la trouve dans

la littérature, dans les livres qui à défaut d'apporter des réponses à ses questions lui offrent un refuge. En ce sens, il valorise une forme d'oisiveté comparable à ce que les Anciens nommaient l'*otium*, état qui correspond à une retraite intellectuelle centrée sur l'étude des auteurs du passé. « Seuls de tous, ceux qui s'adonnent à la sagesse sont oisifs, seuls ils vivent vraiment, ne se bornent pas à gérer avec une pleine attention leur temps de vie », écrit Sénèque dans *De la brièveté de la vie* ; « si nous ne sommes pas d'une insigne ingratitude, nous aurons conscience que les fondateurs, universellement célèbres, de sublimes écoles de pensée sont nés pour nous, c'est pour nous qu'ils ont balisé la vie par avance ». Tandis que Sénèque conseille à Paulinus, le destinataire de ses lettres dans lesquelles il définit l'*otium*, de fuir la vanité du travail et les mondanités de Rome afin de se consacrer à l'étude de Socrate, de Pythagore ou de Zénon, Leopardi écrit à Carlo Pepoli que seule « l'étude de l'amère vérité » contenue dans les livres – ici les livres de poésie – redonne une noblesse à l'oisiveté :

Que le Ciel t'accorde cette faveur ; que la flamme qui brûle aujourd'hui te garde amant de la poésie jusque sous les cheveux blancs ! Pour moi, je sens déjà me faire défaut toutes les douces illusions de la saison première, s'éloigner de mes yeux les images exquises que j'aimais tant [...]. Quand toute émotion noble, toute passion tendre me seront devenues étrangères je choisirai d'autres études moins douces où reposer le reste ingrat de cette impitoyable vie. J'étudierai l'amère vérité, les aveugles destins des choses mortelles et éternelles [...]. Par ces méditations j'occuperai mes loisirs : connue, encore que triste, la vérité a ses attraits.

Lorsqu'elles s'affranchissent de ce que Leopardi considère être des illusions négatives (la religion, le culte du progrès ou de l'utile), les activités intellectuelles correspondent à un travail improductif. Puisque la curiosité intellectuelle suppose des buts, la poésie ne peut cependant être réduite à un divertissement. Sans instrumentaliser pour autant la littérature comme peuvent le faire aujourd'hui certaines de nos institutions scolaires – et aussi certains journalistes couvrant l'actualité littéraire, avides d'assigner une cause aux livres qu'ils encensent –, l'*otium* de Leopardi révèle que la lecture, si elle ne peut être qualifiée d'utile, devient rapidement ennuyante

lorsque les « buts » font défaut. Il existe à cet égard dans le *Zibaldone* une véritable poétique de la lecture, un art de lire qui devient parfois un art de vivre :

On voit tous les jours des gens qui ne lisent que pour passer le temps se passionner pour les premières pages d'un livre et ne pouvoir le terminer sans ennui, même si tout au long de l'ouvrage les moyens mis en œuvre pour charmer le lecteur ne faiblissent pas un instant. L'uniformité du plaisir, quand le but fait défaut, provoque inévitablement l'ennui. C'est pour cette raison que les gens qui lisent uniquement pour se divertir se lassent si vite. Ils ne peuvent concevoir que l'on trouve dans la lecture de grandes distractions et, toujours déçus, ne cessent de passer d'un livre à l'autre sans ne jamais trouver qu'un plaisir bien mince et éphémère. C'est l'inverse qui se produit chez le lettré : ne lirait-il que par loisir et par passe-temps, il se propose toujours un but. Il en est ainsi de toutes les occupations qui nous passionnent, et que nous rattachons à un projet plus ou moins précis ou important : leur longueur, leur permanence, leur monotonie ne nous ennuiant jamais.

La lecture est un travail improductif qui s'apparente à l'oisiveté au sens où elle constitue un « loisir », mais elle devient rapidement une « passion » lorsqu'elle répond à un projet, à un but. La lecture, la poésie ou la pensée n'ouvrent vers aucun ailleurs métaphysique ; si elles offrent une « consolation », elles génèrent aussi des « désirs et une insatisfaction perpétuels ». En revanche, « les études nous satisfont plus que n'importe quel autre plaisir [...] leur goût, leur appétit, etc., en sont plus durables ». C'est ainsi que le type de lecture « qui laisse dans l'âme le moins d'insatisfaction est la lecture de la vraie poésie ». C'est ainsi également que Leopardi évite ce à quoi plusieurs de ses contemporains ont procédé : remplacer la religion par le salut du poème. Leopardi appartient au romantisme ; cependant, sa méfiance envers les idéologies de son temps est telle que le discours poétique par lequel sa pensée s'articule est lui aussi soumis à une critique radicale.

En tant que « travail improductif », la littérature participe dès lors d'une économie particulière dans son rapport au temps. Alors que le travail

au sens commun du terme, en produisant des biens ou en accumulant une richesse, permet de « stocker » du temps, d'épargner dans la perspective d'un avenir lointain ou rapproché, l'étude de l'« amère vérité » appartient à l'ordre de la dilapidation du temps. Cette dépense relève du don, mais également — comme en témoigne l'importance accordée dans le *Zibaldone* à l'Histoire et à la philologie — de la dette envers le passé, laquelle s'oppose à la logique de la production et au culte du progrès. Dette envers les Anciens, mais aussi dette envers la mythologie et les faits historiques. S'il est vrai que Leopardi fut dans ses premiers poèmes nostalgique des anciennes gloires de Rome ou de Florence (je pense entre autres poèmes à « Sur un monument de Dante »), c'est sans espérer un éventuel retour à l'Âge d'or. À l'instar de Sénèque, Leopardi envisage plutôt les auteurs du passé comme des points de repères, comme des « balises » permettant de naviguer dans l'océan d'illusions que constitue la vie. D'un autre point de vue — et nous retrouvons ici Montaigne — la lecture des poètes et des philosophes nous « apprend à mourir », à mesurer notre part de néant. Puisque l'existence telle que Leopardi la conçoit repose sur une forme de néant — sur un « néant solide », dit Antonio Negri — l'étude des Anciens offre l'occasion de vivre « en harmonie avec notre nature », à défaut d'être en harmonie avec *la* nature. Dans un monde sans dieux ni certitudes, suggère Leopardi, la littérature permet non pas d'effectuer un « pas de côté » ou de se désolidariser du monde, mais plutôt de suivre les traces de l'infini dans un espace enclos par les contingences d'un monde fini. C'est notamment ce que symbolise la « haie » du poème « L'infini », où le bruissement du « vent qui passe dans les feuilles », comme le souligne Jean-Christophe Bailly dans *La fin de l'hymne*, se substitue au chant lyrique traditionnel, à l'hymne des Grecs dont Hölderlin pouvait encore se réclamer.

« En toute condition, la vie est pure oisiveté. » Cette phrase est une « conclusion philosophique », comme le dit Antonio Negri à propos du « Genêt ». À plus forte raison, elle est une posture poétique : celle du jeune adulte qui projetait de devenir prêtre avant de choisir la retraite des études, celle d'un poème comme « Le soir du jour de fête », où l'impression de calme suggère à certains égards le repos du oisif :

*Douce et claire est la nuit et sans un souffle,
 Et calme sur les toits et dans les jardins
 Se pose la lune, et elle révèle au loin,
 Sereines, toutes les montagnes. Ô mon amour,
 Déjà se taisent les chemins, et aux balcons
 Transparaît rarement une lampe nocturne :
 Tu dors, toi qu'accueillit un sommeil facile
 Dans ta chambre tranquille ; nul souci
 Ne te ronge ; et déjà tu ne sais plus, tu ne penses plus
 Aux coups que tu m'as portés au cœur.
 Tu dors ; et moi, je me tourne pour saluer
 Ce ciel qui semble si clément,
 Et l'antique nature toute-puissante
 Qui m'a destiné à l'angoisse¹.*

Avant que Leopardi en vienne à réfléchir sur la vanité des actions humaines (« Où est le bruit / Que firent tant de peuples antiques ? Où est le cri / De nos ancêtres superbes » ?), il y a cette nuit « douce et claire et sans un souffle » durant laquelle l'univers semble en suspens. Ce suspens, qui dans les *Canti* se manifeste plus souvent qu'autrement au crépuscule, au moment où l'ombre et la lumière se confondent, nous le retrouvons également dans « Le samedi du village » et « Le coucher de la lune ». Depuis sa fenêtre, Leopardi constate que « tout est paix et silence » — qu'en « toute condition », dans un certain sens, « la vie est pure oisiveté ». « Le monde entier repose », dit un des derniers vers du « Soir du jour de fête », qui se termine sur une scène d'insomnie durant laquelle le poète veille « très tard dans la nuit ». Tout repose en paix tandis que le poète veille dans l'intranquillité.

¹ Je me réfère ici à la traduction écrite par Robert Melançon, dont la version complète se trouve en introduction au présent dossier.